

La valeur stylistique des expressions idiomatiques en français

MARIBEL GONZÁLEZ REY
Saint-Jacques de Compostelle

1. INTRODUCTION

Le "statut" des expressions idiomatiques (EI) françaises, ou autres, est généralement rabaissé au rang de simples formules stéréotypées. La répétition d'emploi qui les distingue les fait souvent classer dans la catégorie des clichés, des métaphores mortes, etc. Or, nous sommes d'avis qu'elles sont composées par le peuple ou par un individu quelconque, célèbre ou anonyme, avec une certaine dose d'élaboration. En effet, elles peuvent être le produit d'une ingéniosité spontanée mêlée à une composition étudiée. Formées de figures de style issues de la rhétorique, celle-ci leur confère un sens particulier qui touche à la fois l'intellect et l'affect. Voilà, donc, ce que nous cherchons à justifier dans cette étude consacrée à la valeur stylistique des EI en français¹, à savoir une stylistique qui relève de l'esprit et des sens.

2. DES PRÉJUGÉS

La stylistique française, définie ici comme l'art de bien dire et de bien écrire, a rejeté de tout temps les EI du discours qui se veut sérieux et "de bonne compagnie". Considérées propres à la langue parlée, elles ont hérité toutes les connotations que celle-ci implique: familiarité et banalité, entre autres. Elles s'opposent en cela à la langue écrite fondée sur la notion d'art de composer, c'est-à-dire, de style. Or, rien de plus vague que la notion de style. A l'origine, elle est liée à l'ensemble des procédés nécessaires à la composition d'un discours. Objet d'étude de la rhétorique, le style fait du langage une technique, un art. Cet art de composer, utile d'abord à tout bon orateur, s'étend par la suite à la littérature. On étudie, pour cela, les traités où sont recueillis les préceptes à suivre. Une théorie de l'éloquence et de l'expression littéraire surgit alors, où la forme l'emporte sur le fond. Même si cet état de choses va changer dans les siècles à venir, puisque le XVIII^e siècle va faire prévaloir le monde des idées et le XIX^e siècle celui des sentiments, il n'en reste pas moins que le style continue d'être au service de la "clarté française". Aujourd'hui encore les EI sont encore loin d'obtenir droit de cité dans le "beau langage".

En fait, le refus d'employer des EI à l'écrit, parce qu'elles sont considérées plus propres à la langue parlée, continue aussi à l'école où l'enseignement de la langue passe par la correction de l'orthographe, la qualité du lexique et l'élégance du style, le tout au service d'une exposition claire des idées. On apprend donc à dissenter avec méthode, à écrire avec soin, à tourner ses phrases, cherchant à éviter toute "familiarité". Le bien écrire, régi par le dogme «un seul mot, un seul sens»,

¹ Vu la grande variété de combinaisons figées présentes dans une langue, nous avons choisi nos exemples dans la catégorie des expressions verbales, telles que *être sur des charbons ardents*, *découvrir le pot aux roses* ou encore *passer l'arme à gauche*. Elles nous semblent résumer toutes les questions que nous cherchons à débattre ici.

s'oppose au langage parlé, spontané, touffu, bref, peu académique. Aurélien Sauvageot illustre ainsi la situation: «Écrit et parlé accompagneront l'élève durant toute sa scolarité mais sans jamais s'unir ou se joindre. C'est tout au plus si des bribes de langue écrite s'introduiront dans ce qu'il parlera, alors qu'inversement des éléments parlés se glisseront dans ses devoirs écrits. Ces derniers se heurteront à la réprobation des maîtres, alors que le passage de l'écrit au parlé ne provoquera aucune réaction de leur part» (Sauvageot, 1972: 183).

Or, même si l'éducation nous apprend à nous exprimer avec de l'ordre dans les idées, c'est en fait au détriment de nos émotions. En effet, elle bride notre affectivité, interdit l'étalage de nos sentiments par l'imposition d'un langage réglé chargé de transmettre les connaissances acquises. Voilà donc le but de l'instruction: nous apprendre à être explicites sans être redondants ni personnels. Or, le manque de clarté sémantique de la plupart des EI et leurs sens multiples de sens, d'une part, et leur valeur affective, d'autre part, ne les rendent guère aptes à respecter ces normes. Leur signification ne pouvant généralement pas être déduite de la somme des signifiés de leurs composants, elles impliquent la nécessité d'une compétence linguistique poussée chez le public qui va les écouter ou les lire. De ce fait, elles comportent un degré d'implicite qui les rend contraires à tout ce que l'on considère un langage clair et net. L'explicite et l'implicite s'opposent donc sur ce point et semblent prédéterminer des champs d'emploi pour les EI que les usagers ne respectent pas toujours. En effet, nous allons voir que les EI sont bien présentes dans la langue en général, et dans la langue écrite, littéraire, en particulier, car comme Alain Rey l'affirme: «La constatation la plus enrichissante est qu'aucun discours ou presque ne peut faire l'économie des locutions, lieux communs éculés ou produits plaisants de l'imagination populaire» (Rey, 1990: XII).

3. LES EI EN LITTÉRATURE

En ce qui concerne la littérature, nombreux sont ceux qui nient l'ancien bannissement des EI des œuvres littéraires. Ainsi Alain Rey (1990: XII) retrace-t-il sommairement les époques et les auteurs qui ont fait grand usage de ces expressions et locutions idiomatiques: le Moyen Âge et le XVI^e siècle en comptent dans les fabliaux, les romans satiriques et dans toute la littérature bourgeoise; au XVII^e siècle, les EI abondent dans le genre burlesque, l'antiroman et la comédie; au XVIII^e siècle, Diderot est soucieux d'employer les façons de parler propres à chaque situation; au XIX^e siècle, Balzac, Hugo, Flaubert s'intéressent aux usages langagiers de leur temps; au XX^e siècle enfin, de Proust à Prévert, le discours spontané cesse d'être un usage réfléchi pour devenir une façon naturelle d'écrire.

Bruno Lafleur, pour sa part, s'est occupé de relever les EI chez certains auteurs et constate qu'il aurait pu faire tout son dictionnaire avec les locutions tirées de l'œuvre de François Mauriac. La conclusion qu'il en tire est la suivante: «S'il existait encore des auteurs de "préceptes littéraires" ou d'"art d'écrire", des Pères Longhaie, des Mgr Grente, des Antoine Albalat... je suis sûr qu'ils consacraient au moins un petit chapitre à l'emploi des locutions par «les bons auteurs» (Lafleur, 1991: XVI). Il est donc clair que la langue écrite, littéraire, est pleine de ces expressions "familières", dites propres au parler du peuple. Peut-être faudrait-il commencer par abolir certains préjugés pour bien comprendre qu'il n'existe pas de domaine préétabli à l'usage des EI. Le premier de ces préjugés est de surestimer la langue écrite. Arsène Darmesteter efface la frontière qui la sépare de la langue parlée en ces termes: «[...] quand l'écrivain, suivant le tour de sa pensée, exprime les choses de la façon particulière dont il les sent ou les voit, il ne fait qu'obéir aux mêmes lois de l'esprit que le peuple. Il n'y a point de différence entre les figures du style d'un écrivain et celles de la langue populaire, sauf que chez l'écrivain ce sont des hardiesses individuelles, tandis que chez le peuple, si ces hardiesses sont individuelles à l'origine, elles ont été adoptées par tous, consacrées par l'usage, et sont devenues habitudes de langage» (Darmesteter, 1979: 46-47). L'autre préjugé trop répandu est de surestimer cette fois la fonction productrice de langage du peuple. C'est Pierre Guiraud qui en dénonce la vaine croyance dans son ouvrage *L'Argot*: «C'est

d'ailleurs une erreur commune de voir dans le "peuple" la grande source créatrice du langage; l'histoire du vocabulaire français montre que ce sont les classes cultivées qui ont toujours fourni le plus gros apport» (Guiraud, 1969: 52). Il nous faut donc nous rendre à l'évidence: la pratique des EI n'est pas l'apanage du peuple, ni de la langue parlée. Ceci dit, venons-en maintenant à leur emploi dans la langue, tout simplement, sans distinction entre l'écrit ou l'oral.

4. LES EI EN LANGUE

Nous savons tous qu'il existe des niveaux de langues et des registres différents où l'on classe certains mots. Les EI n'échappent pas à ce phénomène. Elles aussi peuvent être classées d'après des niveaux. Ceux qui les qualifient de familières ne semblent pas avoir envisagé cette question. Il n'en existe, certes, des EI familières et même vulgaires, mais il y en a aussi des cultivées. Voyons-en quelques exemples.

1. Niveau soutenu:

- 1.1. Littéraire: *Se tailler la part du lion* (La Fontaine).
Faire comme les moutons de Panurge (Rabelais).

- 1.2. Archaïque: *Tenir le haut du pavé. Chercher noise.*

2. Niveau standard: *Faire crédit à (qqn)* (=s'y fier)

3. Niveau familier: *En avoir ras le bol.*

4. Niveau populaire: *Changer l'attelage au milieu du gué.*

5. Niveau vulgaire: *Foutre en l'air.*

6. Niveau argotique: *Prendre une ardoise.*

7. Niveau technique: *Porter plainte* (juridique); *Établir un devis* (commercial).

Or, il est vrai qu'au moment d'établir cette classification, une certaine relativité de critères de sélection apparaît. Par exemple, ce qui est aujourd'hui considéré vulgaire peut ne plus l'être dans quelques années. Ou encore, ce qui est familier pour quelqu'un peut être tout à fait "standard" pour tout autre que lui. C'est ainsi que nous l'illustre Claude Duneton: «Il ne serait guère raisonnable de décider aujourd'hui si *jeter son bonnet par-dessus les moulins* est une manière de parler du vulgaire, ou simplement familière, ou bien si elle est devenue essentiellement littéraire» (Duneton, 1990: 5).

Dans la pratique langagière, l'usager d'EI les emploie généralement à un niveau déterminé, même s'il n'en a pas forcément conscience. Le milieu social auquel il appartient détermine, certes, l'usage d'un certain niveau de langue. Mais, de lui-même, il peut faire un choix différent et employer un registre plus soutenu, ou plus relâché. Si ce choix se trouve être inopportun vis-à-vis du reste de son discours, on est en droit de le considérer "déplacé". En fait, on ne parle de niveaux de langue que lorsqu'on procède par comparaison et que l'on considère qu'il existe une hiérarchie dans le langage. De ce fait, ceux qui prennent toutes les EI pour des expressions familières ou populaires se situent eux-mêmes à un niveau supérieur. Or, les EI forment un ensemble linguistique si vaste que tout le monde les emploie à un moment donné, souvent à son insu. En réalité, les EI sont des faits de langue présents dans tous les discours. Pour beaucoup, elles sont même des faits de discours, directement, tant leur sens est indissociable d'un cotexte et d'un contexte. Pour vérifier qu'il existe donc une gradation qui distingue les niveaux de langue des EI, nous allons rendre une même idée par une série d'expressions appartenant à différents registres.

CONCEPT:

Rire très fort

Niveau 1, soutenu: *Rire à gorge déployée. Rire aux éclats.*

Niveau 2, normal: *Rire aux larmes. Rire à en pleurer.*

Niveau 3, familier: *Rire à se décrocher la mâchoire. Rire comme un bossu. Rire comme une baleine.*

Niveau 4, vulgaire: *Se dilater la rate. Se fendre la pipe. Se fendre la poire.*

Niveau 6, argotique: *Se troncher la gueule.*

Cette classification est, bien sûr, arbitraire mais elle permet de constater que les EI n'ont pas toutes la même catégorie. Elles partagent, toutefois, des critères formels et conceptuels qui les caractérisent en tant que telles, comme le figement de leurs composants, leur non compositionnabilité et la formation d'une image concrète dont le décodage se situe au niveau de l'idiomaticité de l'expression et non dans sa littéralité. L'iconicité et l'idiomaticité représentent donc deux aspects qui président au fonctionnement de la plupart des EI, l'iconicité se produisant dans le concret, l'idiomaticité dans l'abstrait. En fait, le décodage d'une EI passe par la non-interprétation littérale de l'icône, il se réalise au niveau conceptuel. Il n'en est pas moins vrai que les deux aspects cohabitent et peuvent entrer en action dans l'esprit de l'usager de différentes manières. Il se peut, effectivement, que l'énonciateur ou l'allocuté soit attentif aux deux facteurs qui font fonctionner l'EI, ou à un seul d'entre eux. Ainsi, la phrase *il se met le doigt dans l'œil* peut-elle être d'une part "visualisée", "mise en scène" comme l'action de s'aveugler soi-même, et d'autre part "conceptualisée", "traduite" mentalement par le terme équivalent «il se trompe». Ces deux processus sont susceptibles d'être déclenchés en même temps, mais l'un d'eux peut primer sur l'autre, de telle sorte qu'un sujet peut ne plus être sensible à l'image et ne voir que le concept qu'elle comporte, ou vice-versa.

Il n'en reste pas moins que la constitution d'une EI se fait à travers ces deux aspects. Cela la distingue de n'importe quel autre signe dont le signifiant ne détermine aucunement le signifié. Ainsi le mot «table» ne s'attache-t-il au concept qu'il traduit que d'une façon toute arbitraire. Or, nous venons de voir que dans une EI l'image "s'actualise", devient "opérative" pour subir ensuite ou simultanément un processus d'abstraction qui fait que l'esprit la traduit immédiatement par un terme équivalent. Mais en quoi l'EI l'emporte-t-elle donc sur le terme équivalent? En ce qu'elle est plus "parlante", en ce qu'elle s'adresse à l'esprit et aux sens. Ceci dit, nous touchons au cœur de cette étude qui conclut à la valeur stylistique des EI, en ce sens que leur emploi implique un langage à double signification que l'intellect se doit de dégager et à travers lequel l'affect se "défoule", pour ainsi dire, grâce à la force expressive de l'image.

5. L'AFFECT ET L'INTELLECT DANS LES EI

Le monde des sentiments et des idées s'exprime également à travers les EI². En tant que faits de langue elles expriment aussi bien que tout autre élément linguistique l'affectivité et l'intellectualité du sujet parlant. Par égotisme naturel, le langage de l'homme est bien plus subjectif qu'objectif, et de ce fait bien plus affectif que logique. L'ensemble des procédés linguistiques mis en œuvre pour traduire la nuance des idées et des sentiments est étudié par la Stylistique entendue ici comme science qui s'occupe non seulement des valeurs expressives mais aussi des valeurs impressives du langage³. Cette science appliquée à l'étude des EI va nous permettre de mettre en lumière le rôle de l'affect et de l'intellect dans la production et la réception de ces faits de langue.

5.1. L'affect dans la production des EI

² En fait, l'affect et l'intellect président à l'actualisation de toute pratique langagière. Charles Bally (1951) s'est attaché à démontrer que le langage véhicule aussi bien nos idées que nos sentiments. Ainsi a-t-il choisi de nommer la discipline qui étudie le langage sous le terme de «Stylistique», qu'il définit comme suit: «La Stylistique étudie donc les faits d'expression du langage organisé au point de vue de leur contenu affectif, c'est-à-dire l'expression des faits de la sensibilité par le langage et l'action des faits de langage sur la sensibilité» (Bally, 1951: 16).

³ Nous entendons par valeurs expressives celles qui expriment naturellement les idées et les sentiments d'un locuteur donné, et par valeurs impressives celles qui cherchent à produire un effet sur son auditeur.

Du point de vue de l'énonciateur, c'est l'affect qui est à l'origine du besoin qu'il éprouve de nommer une réalité interne ou externe à lui au moyen d'une image concrète. Cette réalité provoque en lui un certain état d'âme qui le détermine au choix d'un langage plus colorié, plus vivant, plus expressif. Il pourrait très bien s'exprimer en termes objectifs, neutres. Or, ses sentiments étant en jeu, il cherche un moyen d'expression plus direct. L'image facilite dans une EI l'actualisation des sentiments internes du locuteur. Elle les rend plus saisissants, dans l'intention de les transcrire avec force. Ainsi donc, les EI servent-elles à matérialiser l'affectivité de l'énonciateur qui choisit ce signe, et non un autre, en raison de son pouvoir d'évocation. A ce propos, la remarque de Rabanal y Alvarez nous semble exacte: «Los esfuerzos propios propenden a ser calibrados con una medida por demás hiperbólica. Nos parece pálido afirmar que estamos cansados, y nos propasamos al decir que 'echamos los bofes', que 'estamos reventados', que 'andamos con las tripas al rastro', que 'no damos por nuestra vida un cuarto'. En el campo de la fraseología cristalizada entre esas que llamamos 'frases hechas' porque nos vienen dadas y rodadas por una larga tradición que nos las vuelve perfectas e intocables, abundan y superabundan las frases hiperbólicas, creadas bajo el influjo de un sentimiento ponderativo [...]» (Rabanal y Alvarez, 1986: 119).

Or, s'il est vrai que nous tendons naturellement à exagérer l'expression de nos sentiments, l'effet contraire existe aussi. Il est des idées considérées tabou, ou bien des sentiments trop intimes qui semblent difficiles à aborder ou à exprimer. Dans ce cas, le locuteur peut chercher à atténuer la portée de ce qu'il va dire au moyen de plusieurs procédés stylistiques. Prenons l'exemple de l'annonce de la mort de quelqu'un et analysons-en les différentes figures rhétoriques employées à la formation des EI qui peuvent rendre cette idée:

- Hyperbole: *Il a avalé son extrait de naissance.*
 Euphémisme: *Il a rendu l'âme/l'esprit/le dernier soupir; il a fermé les yeux, il a fini ses jours.*
 Litote: *Il a cessé de vivre/d'être/de vivre.*
 Métaphore: *Il a cassé sa pipe, il a passé l'arme à gauche.*
 Métonyme: *Il est parti les pieds devant, entre quatre planches; il est descendu dans la tombe.*

Ces figures de style, que nous réduisons à un phénomène de métaphorisation dans un autre travail (González, 1995), et bien d'autres telles que l'anaphore, le pléonasme, l'ironie, etc, répondent donc à ces deux tendances de base: à exagérer ou à atténuer l'expression des idées ou des sentiments du locuteur. Le choix qu'il fait de l'un de ces moyens dépend d'une intention énonciative de départ. Ainsi, l'hyperbole, le superlatif ou la répétition, par exemple, lui servent-ils à renforcer l'expression de sa pensée. Par contre, l'euphémisme et le diminutif lui permettent de l'adoucir. C'est donc dans ce sens affectif que l'on peut parler de valeur stylistique des EI.

5.2. L'intellect dans la réception des EI

Du point de vue du récepteur, cette fois, les EI peuvent s'employer dans l'intention discursive de concrétiser, visualiser une idée qui autrement passerait inaperçue, dans le but d'attirer son attention. Ainsi, l'image qui est à la base d'une EI se met-elle au service d'un dessein utilitaire. En effet, elle fait appel à l'imagination du public qui s'intéresse ainsi au concept qu'elle véhicule. Placées aux charnières de l'énonciation, les EI s'emploient comme stratégie discursive pour illustrer ou défendre une idée. Leur valeur persuasive ou injonctive agit directement sur l'allocuté puisqu'elles prétendent en modifier la conduite. Elles cherchent son adhésion aux contenus qu'elles proposent. Un simple décodage correct de sa part n'est pas suffisant. Le but est de persuader le destinataire de l'EI. Pour ce, l'image et les figures de style présentes dans une EI visent à l'atteindre dans son intellectualité. A ce propos, le monde de la presse nous fournit de bons exemples dans ses gros titres ou dans les annonces publicitaires:

Eric Loussouarn *se sent des ailes* (Aujourd'hui, 3-4 février 1996-Sports).

Monaco frappe un grand coup (*L'Équipe*, 8 février 1996-Sports).
Bordeaux a eu chaud (*L'Équipe*, 8 février 1996-Sports).
Harnoncourt claque la porte (*Figaro*, 5 février 1996-Festival).
Une voiture de riches à ce prix là, il y a de quoi perdre ses repères (Nissan Almera, *Figaro*, 5 février 1996).

Ici donc la rhétorique est pleinement au service de ce qui la caractérisait jadis: l'art de bien parler pour bien persuader. C'est dans ce sens intellectuel qu'on peut également accorder aux EI une valeur stylistique.

6. CONCLUSION

Nous nous sommes donc proposés dans cette étude de défendre la statut des EI, si longtemps taxées de familières et si longtemps bannies de la langue écrite. Or, nous venons de voir qu'elles y sont présentes et qu'il en existe à tous les niveaux et dans tous les registres. En ce qui concerne les figures rhétoriques qui président à leur formation, elles rendent compte de leur valeur stylistique, une stylistique qui touche aussi bien l'affect que l'intellect.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BALLY, Ch. (1951): *Traité de Stylistique française*, vol. 1. Librairie Georg & Cie (Genève), Librairie C. Klincksieck (Paris).
DARMESTETER, A. (1979): *La vie des mots*. Paris: Éditions Champ Libre.
DUNETON, C.; CLAVAL, S. (1990): *Le Bouquet des expressions imagées*. Paris: Seuil.
GUIRAUD, P. (1969): *L'Argot*. Paris: Presses Universitaires de France.
GONZALEZ REY, M. (1995): «Le rôle de la métaphore dans la formation des EI», *Paremia*, 4: 157-167.
LAFLEUR, B. (1991): *Dictionnaire des locutions idiomatiques françaises*. Ottawa: Duculot (1^{er} éd. 1979).
RABANAL y ALVAREZ, M. de, (1986): *Maravillas idiomáticas*. Santiago de Compostela: Imprenta Paredes.
REY, A.; CHANTREAU, S. (1990): *Dictionnaire des Expressions et des Locutions*. Paris: Les Usuels du Robert.
SAUVAGEOT, A. (1972): *Analyse du français parlé*. Paris: Hachette.

